Quand l'histoire relance la création romanesque et la légende. Les merveilles de Glastonbury

1) La sépulture du Roi Arthur

Il est impossible, parmi les textes médiévaux qui traitent du passé de l'abbaye de Glastonbury, de trouver une œuvre qui corresponde aux critères de véracité et de précision que nous attendons, aujourd'hui, de l'écriture de l'histoire.

Des travaux scrupuleux mais incomplets et interpolés de Guillaume de Malmesbury, d'une part, à la construction mythique que représente le *Perlesvaus*, d'autre part, s'étend une série de témoignages qui prétendent tous dire le vrai et que nombre de lecteurs médiévaux ont acceptés comme tels.

En fait, la plupart sont le lieu de développements radicalement fantaisistes ou de déformations de la vérité, que nous pouvons attribuer au manque de documentation et de preuves, à l'enthousiasme naïf, ou à l'intérêt matériel immédiat.

Dans cette perspective, nous avons délibérément choisi de regarder comme historique une reconstruction critique du passé dont les éléments peuvent se tirer des témoignages dont nous disposons, si fantaisistes soient-ils. Dans ce domaine, en effet, les manifestations de la fiction, les intrusions de l'imaginaire sont aussi des sources de renseignements.

L'abbaye de Glastonbury, bien avant la fin du XII^e^ siècle, s'est constitué une histoire. À la demande des autorités du sanctuaire, Guillaume de Malmesbury, qui meurt au plus tard en 1145, écrit son *De antiquitate Glastoniensis Ecclesiae* que les moines du lieu ne ces-

seront d'enrichir dès sa parution et au cours du siècle suivant, en le surchargeant d'interpolations[1]. Apparaissent également des œuvres hagiographiques qui, à cette époque, compte tenu de leur insertion actualisée dans la temporalité passée de la communauté religieuse, s'imposent comme des ouvrages historiques. E. Faral parle d'un cycle « hagiographique que Glastonbury constitua aux environs de 1135 pour les besoins du sanctuaire et dans lequel ont pris place notamment les diverses Vies de saints composées par Guillaume de Malmesbury[2]. » Plus originale, l'initiative qui consiste à adapter à la culture du sanctuaire des éléments de la légende du roi Arthur, appréhendée comme un arrière-plan historique du développement de l'abbaye. La première manifestation de cette tendance se trouve dans la *Vie de saint Gildas* de Caradoc de Llancarvan[3]. La tentative ne sera pas sans lendemain puisqu'en 1191, sous l'abbatiat de l'abbé Henri, ancien prieur de Bermondsey, sont découverts, dans le cimetière de l'abbaye, les corps d'Arthur et de Guenièvre. D'où le développement d'une tradition légendaire qui tenta d'inclure dans le passé du monastère le thème du Graal dont on attribua à Joseph d'Arimathie la translation d'Orient en Occident.

Si, dans une perspective strictement historique, la légende d'un Graal chrétien recueilli à Glastonbury s'impose comme une excroissance a posteriori de la découverte de la sépulture d'Arthur et de Guenièvre, la mise en œuvre de ce processus, telle que nous la découvrons dans le *Perlesvaus* ou dans le *Roman de l'Estoire du Graal* de Robert de Boron[4] – si toutefois les *vaus d'Avaron* de Robert renvoient bien à Glastonbury –, suit un mouvement tout différent : est posée, comme origine du culte du Graal en Grande-Bretagne, l'activité des parents de Joseph d'Arimathie et, d'après le *Perlesvaus*, de Joseph d'Arimathie lui-même qui, dans cette œuvre, est le premier évangélisateur de l'île et le fondateur du monastère de Glastonbury.

Ainsi s'opposent deux ordres des phénomènes, l'historique et le légendaire : alors que le déroulement vraisemblable de l'histoire implique une succession chronologique en triptyque – Arthur, le Graal, Joseph d'Arimathie –, la légende s'ordonne aussi de façon tripartite, mais, telle qu'elle apparaît dans la trilogie qui est attri-

1 — Guillaume de Malmesbury, *De antiquitate Glastoniensis Ecclesiae*, éd. Migne, Patrologie Latine, t. 179, Turnhout, Brepols, col. 1683-1734.

2 — E. Faral, *La légende arthurienne*, Paris, Champion, 1929, t. II, p. 410.

3 — Caradoc de Llancarvan, *Vita Gildae*, éd. T. Mommsen, Monumenta Germaniae Historica, vol. XIII (Chronica minor III), Berlin, 1898, pp. 107-110.

4 — *Le Haut Livre du Graal, Perlesvaus*, éd. W.A. Nitze, Chicago, University Press, 1932. *Le Roman de l'Estoire du Graal*, éd. W.A. Nitze, Paris, Champion, 1972.

buée à Robert de Boron, elle va de la mort du Christ et de l'activité de Joseph d'Arimathie à l'établissement de la société arthurienne – le *Merlin* –, pour se terminer sur la contemplation du Graal – le *Perceval*[5].

Même mouvement global dans le *Perlesvaus*, bien que le personnage de Merlin soit absent de ce roman, nous pouvons sans peine y découvrir une activité fondamentale de Joseph d'Arimathie et de Nicodème, suivie d'une période arthurienne qui préfigure la conquête et l'adoration, par Perlesvaus, du saint Graal.

Une enquête historique qui porte sur les événements qui se sont déroulés à Glastonbury ne peut s'organiser sur une économie chronologique de ce type : sans vouloir a priori en nier l'existence, il est beaucoup plus sûr d'exploiter les indices objectifs dont nous disposons pour examiner ce que furent successivement, en ce lieu, la découverte de la double sépulture arthurienne, l'instauration d'une conception du Graal et la sanctification de Joseph d'Arimathie. Toute communication étant tributaire de contraintes, oralement, de temps et, à l'écrit, d'espace, nous nous bornerons ici à traiter uniquement du premier point.

À la fin du XII^e siècle, Giraud de Cambrie effectue un séjour à Glastonbury. L'abbé Henri, ancien prieur de Bermondsey, à qui il ne donne pas son nom de famille, *de Soliaco*, de Sully, le guide sur les lieux où la sépulture d'Arthur et de Guenièvre vient d'être découverte. Comme tous les lettrés de son temps, il connaît bien les grands moments de la carrière d'Arthur : c'est avec emphase qu'il souligne l'importance de l'événement :

> Or ce corps, dont la légende prétendait qu'il avait disparu dans un pays de rêve et qu'il avait été emporté au loin par des sortes d'esprits sans avoir connu la mort, ce corps, dont la présence a été révélée par des signes presque miraculeux, a été retrouvé de nos jours à Glastonbury, entre deux pyramides de pierre élevées jadis dans le cimetière, gisant profondément en terre dans un tronc de chêne creusé ; solennellement transféré dans l'église, il y a été pieusement déposé dans un tombeau de marbre[6].

Giraud donne deux versions de cette visite : la première apparaît dans le *De principis instructione*, la seconde, plus tardive, dans le *Speculum Ecclesiae*. Elles se corroboreraient sans problème si n'apparaissait, entre les deux textes, une divergence de scénario.

5 — *Le Roman du Graal*, éd. B. Cerquiglini, Paris, 10/18, Bibliothèque Médiévale, 1981.

6 — Giraldus Cambrensis, *De principis instructione*, éd. G.F. Warner, *Opera* VIII, Londres, 1891, p. 128.

L'auteur prend soin de souligner son rôle de témoin ; il insiste sur le caractère matériel de ses constatations. Parlant de la croix qui était déposée dans la sépulture, il précise *quam nos quoque vidimus namque tractavimus litteras has inscriptas et non eminentes et existantes.* Même scrupule dans le *Speculum Ecclesiae* : *crucem autem hanc extractam a lapide, dicto abbate Henrico ostendente, prospeximus et litteras has legimus*[7]. Giraud, pour authentifier la découverte, recourt au procédé officiel du *vidimus.*

Depuis la publication de l'*Historia regum Britanniae*, il était reconnu qu'Arthur, à l'issue de la bataille du Camlan, avait été porté, mortellement blessé, sur l'île d'Avallon d'où il devait cependant revenir, après avoir fait soigner ses blessures. Même interprétation du motif dans le *Brut* de Wace, qui est une adaptation en roman de l'*Historia regum Britanniae.* Dans sa *Vita Merlini*, Geoffroi de Monmouth avait assimilé l'île d'Avallon aux Iles Fortunées – les Canaries. Étienne de Rouen, dans son *Draco Normannicus*, l'avait située aux antipodes. La tradition des Normands de Sicile avait transformé le site insulaire en une vaste plaine fertile et luxuriante qui s'étendait sous l'Etna[8]. La localisation du tombeau d'Arthur à Glastonbury impliquait deux conséquences essentielles : Glastonbury était Avallon et Arthur, subissant le sort commun des hommes, était bien mort.

La belle assurance du témoignage de Giraud de Cambrie recèle toutefois quelques lacunes, des zones d'ombre qui, sans le rendre totalement suspect, doit nous inciter à une lecture critique. En fait, les renseignements que nous donne Giraud se manifestent en deux temps.

Dans son *De principis instructione*, il attribue au roi Henri II l'initiative d'avoir lancé les recherches du corps d'Arthur :

> Il s'impose manifestement que c'est surtout le roi d'Angleterre, Henri II, qui, ayant recueilli de la bouche d'un chanteur d'his-

7 — « Croix que nous avons, nous aussi, vue ; nous avons en effet touché les caractères qui s'y trouvaient inscrits, en creux et non en relief. » (*De principis instructione*, p. 129), « Or nous avons vu cette croix qui avait été séparée de la pierre tombale, le dit abbé Henri nous la montrant, et nous avons lu l'inscription qui s'y trouvait. » (*Speculum Ecclesiae*, p. 30).

8 — Voir, sur ces différentes localisations, Geoffroi de Monmouth, *Historia regum Britanniae*, éd. E. Faral, *La légende arthurienne*, t. III, Paris, Champion, 1929, p. 218. Adaptation de ce texte en roman : Wace, *Le Roman de Brut*, éd. I. Arnold, Paris, Picard, 1938-40, vv. 13275-98.

Geoffroi de Monmouth, *Vita Merlini*, éd. E. Faral, *op. cit.*, t. III, pp. 305-352.

Étienne de Rouen, *Draco normannicus*, éd. H. Omont, Rouen, Ch. Métérie, 1884, vv. 1161-76.

Gervais de Tilbury, *Otia imperialia*, éd. Leibniz, Scriptores Rerum Brunswicensium, Hanovre, 1707, p. 921.

> toires breton une tradition ancienne, a fourni aux moines l'indication précise qu'ils trouveraient le corps profondément enfoui, à seize pieds au moins sous terre, et non pas dans un sarcophage de pierre, mais dans un tronc de chêne évidé[9].

Dans cette première version, il n'est pas fait mention d'un abbé. Et pour cause : depuis 1183, à la suite du rejet de la candidature de Pierre de Marcy, l'abbaye était régie par l'administration royale. Le roi, en l'occurrence, se comporte en chef religieux visionnaire. Nous retrouvons une constante de ses interventions en milieu ecclésiastique : pour accroître son autorité, voire son emprise spirituelle, il aimait organiser des cérémonies d'exhumation de dépouilles d'hommes illustres qui appartenaient à sa famille et de reliques de saints dont la présence sacralisait les territoires qu'il gouvernait. Deux précédents mémorables pesaient sur la recherche des restes d'Arthur : en 1162, dans le cadre de l'abbaye de la Sainte-Trinité de Fécamp, il avait solennellement procédé au transport des restes de ses ancêtres, les ducs Richard I et Richard II, transport qui avait été précédé d'une importante translation de reliques[10] ; l'année suivante, à Londres, participant activement à la cérémonie, il avait donné, dans l'abbaye de Westminster, une nouvelle sépulture à Edouard le Confesseur.

La recherche du corps d'Arthur s'inscrivait dans la continuité de telles pratiques. Mais, à aucun moment, dans le texte du *De principis instructione*, Giraud ne mentionne que le roi ait participé aux recherches, assisté à l'exhumation des corps et assuré leur translation.

Cette première relation des faits ne manque pas de cohérence. Toutefois, dans le *Speculum Ecclesiae*, œuvre plus tardive, il revient sur la découverte de la sépulture royale, pour en donner une relation un peu différente :

> Alors que, de notre temps, régnait en Angleterre le roi Henri II, il arriva que, dans l'abbaye de Glastonbury, sur l'indication du dit roi et grâce à la diligence de l'abbé du lieu – qui fut ensuite appelé à l'évêché de Worcester –, fût un jour découverte, à la suite de longs travaux, la fameuse sépulture du roi Arthur. Elle avait été cherchée avec application dans le saint cimetière dont saint Dunstan avait assuré la consécration, entre deux hautes pyramides, couvertes d'inscriptions, qui avaient été érigées autrefois à la mémoire d'Arthur[11].

9 — *De princs instructione, op. cit.*, p. 127.

10 — Cf. sur ce point Wace, *Le Roman de Rou*, éd. A.J. Holden, Paris, Picard, 1970-73, t. I, p. 244.

11 — *Speculum ecclesiae, op. cit.*, p. 47.

Apparemment, ce second témoignage complète celui que donne le *De principis instructione.* Mais il est suspect, car il contient une erreur fondamentale : jamais Henri de Sully, en tant qu'abbé, n'a pu collaborer avec le roi Henri II pour mettre à jour les restes d'Arthur et de Guenièvre. ce n'est pas sous le règne d'Henri II, mais *sous celui de son fils* Richard Cœur de Lion qu'Henri de Sully, prieur de Bermondsey, devient abbé de Glastonbury. À la fin de l'année 1189. Les fouilles qu'il dirige s'achèvent, après cette date, sur la découverte des corps : soit en 1190, selon Adam de Domerham, soit en 1191, selon Raoul de Coggeshall[12].

Que s'est-il exactement passé ?

Confronté déjà à ce problème, Aubri de Trois-Fontaines qui écrit sa Chronique entre 1227 et 1240, sur le Continent, nous en donne une explication plausible. Il a pu la concevoir par déduction personnelle, en exerçant sa perspicacité sur les textes dont il disposait, ou grâce à des renseignements qui ont circulé dans les milieux ecclésiastiques de l'époque. Pour lui, le roi Henri II a bien proposé de rechercher le corps d'Arthur ; mais ces recherches n'ont pas été entreprises de son vivant. Élu abbé, Henri de Sully reprend le projet pour le mener à terme[13].

Reste à expliquer pourquoi Giraud, qui connaît bien la famille royale et les attendus des différentes promotions ecclésiastiques de l'époque, a pu nous donner un aperçu des faits manifestement contraire à la réalité. E. Faral pense qu'il a été abusé, lorsqu'il s'est rendu sur les lieux – vraisemblablement à la fin de l'année 1191 ou au début de l'année 1192 –, par la communauté monastique et, en particulier, par l'abbé Henri. On lui aurait fait croire qu'Henri de Sully était déjà abbé sous le règne d'Henri II et qu'il aurait collaboré avec le roi pour superviser l'invention des restes d'Arthur.

Cette explication est bien fragile, Giraud devait connaître la vérité. Pour essayer de la cerner, il faut placer l'événement dans son contexte historique.

De toutes les abbayes d'Angleterre, l'abbaye de Glastonbury était celle qui possédait les plus hauts revenus. Dès l'arrivée des envahisseurs normands, cette richesse suscita les convoitises du pouvoir royal. Ce n'est pas sans raison que Guillaume le Conquérant avait placé à la tête du sanctuaire son fils Thurstin qu'il avait fait venir de Saint-Étienne de Caen. Cette prise en main rencontre des résistances. Le monastère, pour s'opposer à de tels empiétements, n'avait d'autre ressource que d'invoquer la grandeur

12 — E. Faral, *La Légende arthurienne, op. cit.*, t. II, pp. 444-446.

13 — *Chronica Albrici monachi Trium Fontium,* ed. P. Scheffer-Boichorst, *Monumenta Germaniae Historica,* XXIII, 1874, pp. 674-950.

de son histoire et, plus précisément, les bienfaits, consignés dans des chartes, vraies ou fausses d'ailleurs, que les souverains anglo-saxons lui avaient accordées. Nombre d'entre eux reposaient en ces lieux. Mais, en ces temps d'hégémonie normande, de tels arguments avaient peu de poids.

Henri Plantagenêt accentue la politique de ses prédécesseurs. Il s'accommode fort bien des vacances du pouvoir abbatial qui lui procurent directement des revenus et peut utiliser la promotion au rang d'abbé comme une gratification susceptible de compenser des services rendus. C'est exactement ce qui se passe à partir de l'année 1177, année du décès de l'abbé Robert. Le siège est d'abord vacant jusqu'en 1183. Le roi décide alors de l'attribuer au clunisien Pierre de Marcy, personnage influent dans l'Église, mais dont les moines repoussent la candidature. Le roi, jusqu'en 1189, année de sa mort, fait alors administrer l'abbaye par son chambellan Ralph Fitz Stephen. Peu après le couronnement de Richard Cœur de Lion, Henri de Sully reçoit un abbatiat qui, pendant quelque douze ans, n'avait pas été pourvu. Trouver le tombeau d'Arthur, c'était non seulement assurer des revenus supplémentaires à l'abbaye en favorisant l'accroissement du flux des pèlerins – Gallois limitrophes et laïcs férus de littérature arthurienne –, c'était aussi faire revivre dans la pratique, sous la forme d'un scénario vécu, légèrement modifié par rapport à son modèle, les intentions qui étaient déjà à l'œuvre, littérairement, dans l'*Historia regum Britanniae*.

En 1184, un incendie avait ravagé le sanctuaire. Sa reconstruction dépendit avant tout du pouvoir royal[14]. Le premier lieu de culte qui fut édifié sur les ruines d'une ancienne église fut la chapelle de la Vierge. C'est là que, dans un premier temps, furent transférés les corps d'Arthur et de Guenièvre. Pour le dire brutalement, les initiateurs de la restauration de l'abbaye escomptaient un retour sur investissement. Mais, simultanément, l'initiative d'exhumer les restes du couple royal permettait de conférer à l'abbaye un passé celtique qui occultait le caractère anglo-saxon de son histoire. Le projet était bien dans le droit fil de l'*Historia regum Britanniae* qui, écrite pour de grands seigneurs normands ou anglo-normands[15], glorifiait un passé celtique légendaire de la Grande-Bretagne pour dévaloriser son héritage anglo-saxon. Pour ce faire, le Plantagenêt, soutenu par des moines qui lui étaient favorables,

14 — J. Armitage Robinson, *Two Glastonbury legends*, Cambridge University Press, 1926, pp. 13-14.

15 — Étienne de Blois, petit-fils du Conquérant, qui vit dans l'entourage de son oncle Henri I, est à regarder, même avant qu'il devienne roi d'Angleterre, comme un seigneur anglo-normand.

dont, sans doute Henri de Sully, avait imposé son point de vue. Dans un premier temps Giraud donne un aperçu des faits assez fidèle, sans trop s'étendre sur les manifestations de la volonté royale ; mais, quelques années plus tard, lorsqu'il écrit son *Speculum ecclesiae*, il vise à ménager le pouvoir ecclésiastique et à estomper l'autoritarisme du Plantagenêt : d'où une conception plus sereine et plus consensuelle, mais inexacte, des événements : Henri II et un abbé en titre avaient participé, dans l'union, à une importante découverte. Ainsi se trouvaient effacées douze années d'administration royale imposée.

Cette tentative d'apaisement pouvait correspondre au point de vue des moines qui n'avaient aucun intérêt à raviver un contentieux ancien. Après le décès d'Henri II, ils prenaient ou, plutôt, reprenaient en main la dévotion au roi Arthur.

Il s'agit, en effet, d'une deuxième manifestation de sa présence à Glastonbury. Vers 1135, Caradoc de Llancarvan avait écrit, à la demande des autorités abbatiales, une *Vie de saint Gildas*. Dans la Vie de ce saint dont l'abbaye s'enorgueillissait de posséder les reliques, Caradoc de Llancarvan rapporte comment Arthur était arrivé à Glastonbury, à la recherche de son épouse Guenièvre que le roi du lieu, Melwas, avait enlevée depuis un an. Saint Gildas devient ainsi le témoin d'un rapt cyclique de la représentation de la souveraineté. Thème bien attesté dans les légendes celtiques – courtise d'Étain en milieu irlandais, légende galloise de Pwyll et de Rhiannon – et dans la littérature arthurienne médiévale – c'est évidemment le sujet du *Chevalier de la Charrette* et, sous une forme différente, celui de l'épisode du Chevalier Vermeil dans le *Conte du Graal*. Arthur, à Glastonbury, retrouve son épouse grâce à l'intercession de saint Gildas et de l'abbé du monastère. Reconnaissant, il assure au sanctuaire la possession d'un certain nombre de territoires et le gratifie d'avantages divers[16]. Déjà, en cette première moitié du XII^e^ siècle, l'abbaye qui avait, en la personne d'Henri de Blois, une direction anglo-normande, s'appliquait à exalter la figure du roi Arthur au détriment du passé anglo-saxon de la maison.

Il n'est pas fortuit que ce mouvement d'altération historique se soit développé avec une telle intensité dans la région de Glastonbury et du Somerset. Il s'imposait d'y faire revivre, à partir de quelques résidus légendaires, le personnage d'Arthur pour oblitérer le souvenir, plus récent et plus vif, du roi anglo-saxon Alfred – souverain chrétien, épris de culture et habile homme de guerre – qui s'était retiré dans ces régions marécageuses avant de

16 — Voir sur ce point, E. Faral, *La légende arthurienne*, *op. cit.*, t. II, p. 412.

fondre, en 978, sur les Scandinaves païens et de remporter sur eux, près de Salisbury, à Ethandun, une victoire qui devait, à terme, lui permettre d'étendre son pouvoir à Londres[17]. La géographie de la dernière campagne d'Arthur n'est pas sans rappeler le théâtre des opérations menées par le roi Alfred...

Initiant la recherche de la sépulture d'Arthur et de son épouse, Henri II s'inscrit dans une tradition de valorisation celtique, au détriment de l'apport anglo-saxon. Son fils Richard, devenu roi, ne se désintéresse pas totalement de la légende arthurienne. Quand il quitte l'Angleterre en décembre 1189 pour participer à la troisième croisade, rien certes ne nous indique que les restes d'Arthur et de Guenièvre ont été découverts et qu'il a pu participer à leur translation ; toutefois, lors de son passage à Palerme au mois de mars 1191, il tire de ses bagages l'épée Caliburnus pour l'offrir à son hôte, le roi Tancrède[18].

Si la position mobile d'Avallon se trouve fixée à Glastonbury, c'est au mépris d'une étymologie au demeurant fort acceptable. Les clercs de l'époque qui accordent tant d'importance au sens des mots et à leur origine pensaient que Glastonbury était une île ou une cité de verre : le terme anglo-saxon avait son correspondant en celtique sous la forme Yniswitrin et en latin sous la forme Glastonia. Les occupants du lieu n'ont pu se dégager facilement d'une interprétation aussi... limpide. D'autant qu'elle se trouvait corroborée par la couleur des eaux qui entouraient le site et qui pouvaient, semble-t-il, former une barrière de verre, analogue à celle qui isolait, par endroits, l'autre monde celtique.

Il n'est donc pas fortuit que le rapt de Gennevar par le roi Melwas soit localisé à Glastonbury. Le site de l'île de verre s'y prêtait. Caradoc de Llancarvan a pu reprendre une légende locale d'une princesse ravie par un souverain de l'autre monde ou transférer dans un lieu qui s'imposait comme adéquat le thème mythique, d'origine galloise ou irlandaise, de la souveraineté hypostasiée, enlevée et reprise. Mais jamais Caradoc n'a prétendu que Glastonbury fût Avallon. Giraud, quant à lui, effectue cette assimilation sans l'expliquer.

Les moines de l'abbaye qui, à son époque, tentent de la justifier en lui donnant des fondements étymologiques et historiques avancent des arguments si fantaisistes qu'il n'abusent personne. Ils recourent, en effet, à la figure d'un héros celtique, Glas, porcher

17 — Asser, *Life of king Alfred*, ed. W.H. Stevenson, Oxford, University Press, 1959, pp. 44-7. Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. Migne, Patrologie Latine, t. 179, Turnhout, Brepols, col. 1076-1087.

18 — Roger de Hoveden, *Chronica*, ed. W. Stubbs, Londres, 1870, p. 97.

de son état ; il devient, en l'occurrence, Glasteing. Il suit une truie qui lui a échappé, la retrouve en train de manger des pommes près de la vieille église du monastère et donne ainsi au lieu le nom d'Avallon – *aval* signifiant pomme en celtique. Le pays de Glasteing – Glasteingbury, Glastonbury – est ainsi devenu Avallon[19]. Reste à expliquer comment un personnage celtique a pu avoir un nom à consonance anglo-saxonne qui fasse de lui un éponyme de la localité de Glastonbury. Le motif du porc qui assume, dans les légendes celtiques, un rôle de guide vers l'autre monde semble artificiellement plaqué sur un historique, déjà bien conjectural, de l'abbaye.

Cette tentative laborieuse des moines de Glastonbury pour prouver que leur abbaye occupe bien le site d'Avallon apparaît tardivement, sous forme d'interpolation, dans le *De antiquitate glastoniensis Ecclesiae*. Faisant partie des ajouts qui ont été insérés au XIII^e^ siècle dans un texte dont Guillaume de Malmesbury avait assuré la version originelle, elle montre que, jusqu'à la date de la découverte des restes d'Arthur et de Guenièvre, jamais les deux sites – l'un bien actualisé, l'autre légendaire – n'avaient été confondus. Une telle intervention, qui s'oppose à une étymologie plausible que Caradoc de Llancarvan ou Giraud de Cambrie avaient proposée, se révèle incongrue. Elle concourt à prouver, par sa maladresse, au même titre qu'une étude critique des événements, qu'il n'y a pas, à Glastonbury, avant l'exhumation des corps d'Arthur et de Guenièvre, de tradition relative à leur sépulture.

Dans le domaine littéraire, les répercussions de cet événement sont limitées. Pour Giraud de Cambrie, qui se fait l'interprète du milieu claustral, la découverte du corps d'Arthur et de son épouse met fin à une tradition légendaire et participe à une œuvre de démythification :

> Or le corps de ce roi que des légendes prétendaient qu'il avait été transporté dans un pays de rêve, comme emporté au loin par des sortes d'esprits, sans avoir subi la mort..., a été retrouvé de nos jours à Glastonbury[20].

En fait, le départ d'Arthur pour Avallon, la perspective de son immortalité ont une telle force poétique et dramatique que peu de romanciers arthuriens renoncent à faire le récit de son assomption pour la remplacer par une évocation, beaucoup plus triviale et ordinaire, de son inhumation.

Dans le *Perlesvaus*, certes, que l'on regarde, pour plusieurs raisons, comme une production qui a subi l'influence de Glastonbury,

19 — Voir sur ce point E. Faral, *La Littérature arthurienne*, *op. cit.*, t. II, pp. 425-6.
20 — *De principis instructione*, *loc. cit.*, voir note 5.

la problématique de l'ensevelissement, sur le territoire de l'abbaye, des corps d'Arthur et de Guenièvre est nettement indiquée :

> Li latins de cui cist estoires fu traitiez en romanz fu pris en l'Isle d'Avalon, en une sainte meson de religion qui siét au chief des Mares Aventurex, la o li rois Artuz et la roïne gisent, par le tesmoignage des preudommes religieus qui la dedenz sont, qui tote l'estoire en ont, vraie des le commencement desq'en la fin[21].

De fait, Lancelot pénètre un jour sur le territoire d'un monastère dont la situation, comme l'a souligné W. Nitze, rappelle étrangement le site de Glastonbury. Les moines-ermites qu'il rencontre lui disent qu'il se trouve dans l'île d'Avallon. Entrant dans la chapelle, il découvre en son milieu deux cercueils :

> Sire, fait Lanceloz, a I des hermites, por qui furent cil sarchou fait ? – Sire, por le roi Artu e por la roïne Guenievre – Ja n'est mie li rois morz, fait Lanceloz. – Non, sire, se Deu plaist, mais li cors de la roïne gist en cel sarchou devers vos, e en l'autre est li chief de son fil, dusc'a icele hore que li rois iert finez, a qui Dex doinst longe vie ; mais la roïne dist a la mort que l'on meïst son cors dejoste le suen[22].

Si la reine a bien un tombeau en Avallon et si le roi, après sa mort, doit l'y rejoindre, le *Perlesvaus*, cependant, ne présente aucune évocation de la disparition d'Arthur. L'auteur reste toutefois sensible au motif de l'embarcation qui doit emporter le héros, quel qu'il soit, dans l'autre monde, mais ce n'est pas Arthur qui sera appelé à son bord, c'est Perlesvaus qui bénéficie de l'assomption qui, depuis la *Vita Merlini*, était traditionnellement réservée au roi :

> Perlesvaus vint as fenestres de la sale et voit venir la nef a la blanche voile et a la croix vermeille e avoit dedenz la plus bele gent qu'il veïst onques, si estoient tuit vestu en tel maniere comme il deüssent messe chanter. qant la nés fu aengrée desoz la sale, il alerent orer a la sainte chapele. Il aporterent les plus riches veissiaux d'or e d'argent que nus veïst onques, autressi come serqueux, e mistrent es uns les II cors des chevaliers que on ot aporté la dedenz es sarqeuz, e le cors le Roi Pescheeur e la mere Perlesvaus autressi, mes nule odeurs o monde n'est si doce ne si soés come cele qui des cors issoit... La nés en coi Perlesvaus estoit s'esloigna[23].

21 — *Le Haut Livre du Graal, Perlesvaus*, éd. W. Nitze, Chicago, University Press, 1932, t. I, p. 409.

22 — *Ibid.*, p. 317-8. Confirmation des faits p. 325.

23 — *Ibid.*, p. 408.

Ce départ de Perlesvaus pour un autre monde chrétien peut être considéré comme une conséquence littéraire des événements qui se sont déroulés à Glastonbury : la présence des corps d'Arthur et de Guenièvre dans le cimetière de l'abbaye, puis, à l'intérieur de l'édifice, dans un tombeau de marbre, révoquait toute possibilité d'embarquement mystérieux du roi. L'auteur s'emploie, par ailleurs, à montrer qu'Arthur est exclu de l'opportunité d'une navigation vers l'au-delà. Au cours d'une nuit sereine, il s'est levé pour contempler la mer de la terrasse de son château de Penevoiseuse ; arrive du large un navire qui porte Perlesvaus endormi. Arthur est invité à monter à bord, mais il ne pourra pas y séjourner. Perlesvaus, qui s'est réveillé, est accueilli dans le château et, quand il remonte à bord, Arthur reste à terre, sans avoir découvert l'identité du chevalier de la nef, dont la venue à la cour était pourtant ardemment souhaitée[24].

La tradition de Glastonbury a-t-elle influé sur la conclusion du roman *La mort le roi Artu*, qui clôt le cycle Lancelot-Graal ? Il n'est pas déplacé de poser cette question compte tenu des conformités qui apparaissent entre l'évocation des faits que présente Giraud de Cambrie, d'une part, et la structure narrative qui se développe, d'autre part, dans les ultimes pages de *La mort le roi Artu*. Giraud nous dit que le corps du roi, après sa mort, a été recueilli par une de ses proches parentes, la noble dame Morganis, qu'elle l'a fait inhumer dans le cimetière de l'abbaye de Glastonbury, d'où il a été transporté, après sa découverte, avec les restes de Guenièvre, dans un magnifique tombeau construit dans l'église – entendons, à cette époque, la chapelle de la Vierge. Même structure bipartite dans *La mort le roi Artu* : Morgane qui se trouve à bord de le nef des dames vient chercher son frère mortellement blessé, mais, contrairement à la tradition inaugurée par Geoffroi de Monmouth dans la *Vita Merlini*, elle ne le conduit pas dans l'autre monde pour soigner ses blessures : avec ses compagnes, elle procède à son ensevelissement dans la Noire Chapelle où Girflet va découvrir son tombeau, dûment érigé, à côté de celui du bouteiller, Lucan. Les analogies qui apparaissent entre les deux passages semblent bien postuler un phénomène de reprise. À moins que, dans les deux cas, des écrivains chrétiens, tout en voulant garder le souvenir de Morgane et de son activité, aient, l'un et l'autre, nié séparément la survie d'Arthur, en lui ménageant une fin plus conforme aux principes de leur foi.

Toutefois, par ailleurs, le prestige d'une assomption païenne d'Arthur est si fort que les auteurs conservent la tradition inau-

24 — *Ibid.*, p. 185.

gurée dans la *Vita Merlini.* c'est, en particulier, le cas du romancier à qui nous devons le *Merlin* du manuscrit de Modène. Et pourtant ce texte s'inscrit comme un dérimage de l'œuvre en vers de Robert de Boron. Ne serait-ce pas un indice selon lequel ce cycle qui doit, au moins, son impulsion à Robert, est, somme toute, étranger aux préoccupations de Glastonbury, malgré les deux références aux Vaus d'Avaron qui apparaissent dans *Le Roman de l'estoire du saint Graal*? Notons enfin que, si la tradition de Glastonbury a été transmise, à partir de Giraud de Cambrie, par nombre d'historiographes, il en est d'autres comme Gervais de Tilbury ou Jean d'Outremeuse qui continueront à professer qu'Arthur survit dans un autre monde.

La découverte, à Glastonbury, des corps d'Arthur et de Guenièvre s'inscrit, dans l'évolution de la légende arthurienne, comme un événement novateur et concret.

Le corpus historico-légendaire qui s'était développé, avant tout, à partir de l'œuvre de Geoffroi de Monmouth trouvait ainsi un renforcement de son actualisation temporelle et spatiale. Par un phénomène d'association, de réintégration littéraire, la présence anthume et posthume d'Arthur et de son épouse à Glastonbury relançait l'écriture d'une légende qui sollicitait l'acquisition d'un statut historique. Ainsi se trouvaient convoqués autour de Glastonbury les autres acteurs du corpus arthurien, ainsi que les mythes qu'il portait. Le *Perlesvaus* illustre bien ce mouvement de rénovation mythique qui se produit dans la mouvance de l'abbaye, si ce n'est dans l'abbaye même, tandis que les moines simultanément, s'emploient, par interpolations, à modifier dans le même sens l'histoire de leur sanctuaire.

Se développe ainsi une évolution en spirale qui fait passer un corpus légendaire, superficiellement historicisé et, par endroits, christianisé, à un statut d'actualisation nette, avant que se construise un nouvel ensemble qui, malgré ses prétentions historiques, est en fait la manifestation d'une mythologie chrétienne.

De tous les textes littéraires qui peuvent relever de l'influence intellectuelle de Glastonbury, le *Perlesvaus*, bien qu'il ait été écrit sur le Continent, s'impose comme l'ouvrage qui transmet le plus fidèlement et le plus complètement les conceptions arthuriennes de l'abbaye. Alors que d'autres ouvrages que la critique met en relation avec Glastonbury – en particulier, *Le Roman de l'estoire du Graal* de Robert de Boron – se révèlent décevants, défaillants et peu sûrs, le *Perlesvaus* peut servir de guide non seulement pour cerner les nouveaux traits que l'abbaye a attribués au personnage

d'Arthur, mais encore pour étudier une reprise originale du mythe du Graal et l'accession à la sainteté de Joseph d'Arimathie.

Jean-Guy GOUTTEBROZE
Université de Nice Sophia-Antipolis,
U.M.R. C.N.R.S.,
Centre d'Etudes Préhistoire, Antiquité,
Moyen Âge (C.E.P.A.M.)